

Esprit -

1<sup>er</sup> Décembre 1936.

Esprit - 1<sup>er</sup> Décembre 36

39

## LES ÉVÉNEMENTS ET LES HOMMES

### LA PENSÉE ENGAGÉE

*André GIDE:* Quel que soit le domaine qu'il aborde, la merveilleuse précision de son vocabulaire sauvera Gide du journalisme. Car ce n'est pas l'actualité toute passagère de son objet qui fait la faiblesse d'un ouvrage, mais bien l'insuffisance ou le mensonge d'une langue — celle du reporter par exemple — inapte à traduire le concret, le particulier de cet objet, je veux dire son message unique et par là-même généralement humain. Gide retrouve la manière classique d'humaniser l'anecdote, l'aperçu. C'est qu'il ne cherche pas le pittoresque, ni le sentiment pour lui-même, mais l'enseignement objectif, au sens goethéen de ce terme. Ce n'est pas là, je crois, sa pente naturelle; plutôt l'effet d'une permanente correction que par scrupule humain, et par prudence aussi, il oppose à ses entraînements. « L'âge venant, je me sens moins de curiosité pour les paysages, beaucoup moins, et si beaux qu'ils soient; mais de plus en plus pour les hommes. Voilà bien la vision classique: « Cessons de regarder les maisons: ce qui m'intéresse ici, c'est la foule. » Je me souviens alors de Goethe à Venise: « Je ne suis encore entré dans aucun bâtiment,

1. Gallimard.

« excepté Saint-Marc. Il y a de quoi faire au dehors, et la foule m'intéresse infiniment... » Goethe poursuit : « Aujourd'hui je me suis longuement attardé au marché ; j'ai observé les gens, comment ils marchandait et achetaient avec une convoitise, une attention et une astuce inexprimables... »<sup>1</sup> Mais voici Gide de son côté, observant les acheteurs et l'étalage du bazar de Moscou : « Les marchandises sont, à bien peu près, rebutantes. On pourrait croire, même, que, pour modérer les appétits, étoffes, objets, etc..., se fassent inattractifs au possible, de sorte qu'on achèterait par grand besoin, mais non jamais par gourmandise. » — (Il est plaisant de rapprocher Goethe et Gide ; mais comparez aussi, Venise et Moscou, — 1786 et 1936, — et ces deux peuples : la convoitise et l'astuce attentive de l'un, la résignation de l'autre... Nathanaël, gourmand, aurait choisi Venise, en dépit du progrès historique).



Pour qui lirait, sans bien connaître Gide, l'avant-propos de son petit livre et cette espèce de *happy end* que figure le dernier paragraphe, il paraîtrait qu'il s'agit là d'une description un peu plus qu'amicale du régime de l'U.R.S.S., d'une fervente auto-critique, voire d'un éloge adroitement pimenté de réserves. Préface : « Les réalisations de l'U.R.S.S. sont le plus souvent admirables. » Épilogue : « L'U.R.S.S. n'a pas fini de nous instruire et de nous étonner. »

Précautions, je sais bien. Mais ici, sont-elles efficaces ? Empêcheront-elles personne, à droite, d'abuser des testes les plus clairs, ni personne, du côté stalinien, de crier au trotskyste, au bourgeois ? (Si toutefois c'est encore une injure...) Pour moi, elles me donneraient envie de simplifier le contenu réel du texte en deux petites phrases : l'une prononcée par Gide au début de son voyage, l'autre écrite au retour en France. Point de départ : « Le sort de la culture est lié dans nos esprits au destin même de l'U.R.S.S. » (Discours aux obsèques de Gorki). Point d'arrivée : « Rien, plus que cet état d'esprit (*de la même U.R.S.S.*) ne met en péril la culture. »

Naturellement, c'est plus complexe que cela. Mais c'est aussi plus clair que la préface et l'épilogue ne le donneraient à penser. Parlons net : il s'agit ici d'un dégonflage impitoyable

1. Journal de voyage en Italie, 29 sept. 1786.

de ce qu'il faut bien appeler le bluff stalinien ; et je ne dis pas du tout : d'une critique de ce qu'il y a de profond dans le marxisme, mais d'une dénonciation des slogans d'exportation qui ont fait, et font encore, les trois-quarts du succès de l'U. R.S.S. auprès des intellectuels français.

*Liberté en U.R.S.S. ?* « Je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, craintif (terrorisé), plus vassalisé. » — *Dictature du prolétariat ?* « Nous sommes loin de compte. Oui, dictature, évidemment ; mais celle d'un homme, non plus celle des prolétaires unis, des Soviets ». — *Internationalisme ?* « L'important, ici, c'est de persuader aux gens qu'on est moins heureux qu'eux partout ailleurs. L'on n'y peut arriver qu'en empêchant soigneusement toute communication avec le dehors... On sourit avec scepticisme, lorsque je dis que Paris a, lui aussi, son métro. » — *Égalité, société sans classes ?* « Comment n'être pas choqué par le mépris, ou tout au moins l'indifférence, que ceux qui sont et qui se sentent du « bon côté », marquent à l'égard des « inférieurs », des domestiques, des manœuvres, des hommes et femmes « de journée », et j'allais dire : des pauvres. Il n'y a plus de classes en U.R.S.S., c'est entendu. Mais il y a des pauvres. Il y en a trop, beaucoup trop. » — *Suppression de la propriété privée ?* « Avec la restauration de la famille, (en tant que « cellule sociale »), de l'héritage, et du legs<sup>1</sup>, le goût du lucre, de la possession particulière, reprennent le pas sur le besoin de camaraderie, de partage et de vie commune. » On ricanait quand Berdiaeff prophétisait l'apparition prochaine, en U.R.S.S., d'une mentalité petite-bourgeoise. Mais Gide : « Je crains que ne se reforme bientôt une nouvelle sorte de bourgeoisie ouvrière satisfaite..., trop comparable à la petite bourgeoisie de chez nous. J'en vois partout les symptômes annonciateurs ». — On pourrait allonger la liste<sup>2</sup>.

Mais en voilà assez, la cause est jugée, dira-t-on. Voire ! Gide reproche à la fameuse auto-critique soviétique de ne consister « qu'à se demander si ceci ou cela est dans la ligne ou ne l'est pas. Ce n'est pas elle, la ligne, que l'on discute. Ce que l'on discute, c'est de savoir si telle œuvre, tel geste ou

1. Pends-toi, brave Kérillis ! — et si les nazis savaient cela !

2. Certes, Gide ne se prive pas d'admirer bien des choses en U.R.S.S. (les « parcs d'enfants » surtout) ; mais la plupart des excuses qu'il propose au stalinisme, ou ce qu'il en admire, ce sont excuses et admirations que nous proposons *identiquement* les régimes fascistes. (Autarchie nécessaire, pp. 50 et 51, démocratisation du luxe, p. 60, etc.).

telle théorie est conforme à cette ligne sacrée. Et malheur à qui chercherait à pousser plus loin ! » Je demande alors si Gide pratique cette espèce-là d'auto-critique, — ou s'il entend pousser plus loin ?

Si Gide reste marxiste en devenant anti-stalinien, il se met dans une situation qu'on ne peut comparer qu'à celle du chrétien anti-clérical. Seulement, la dissociation de la foi et des œuvres de l'Église est relativement aisée pour un esprit qui reconnaît la transcendance de Dieu, seul auteur de la foi. Tandis que dissocier la doctrine de Marx de ses applications historiques, c'est en définitive critiquer le marxisme lui-même. En effet, dès lors qu'une doctrine se veut purement humaine, et historiquement valable, elle est comptable de ses déviations humaines et historiques. Elle est jugée par ces déviations. Elle est jugée par ce que les hommes en ont fait, et, par la réussite ou bien l'échec de ses prévisions pratiques. Gide le sent-il ? « D'autres plus compétents que moi, diront si ce changement d'orientation [*le stalinisme par rapport au marxisme*] n'est peut-être qu'apparent, et si ce qui nous apparaît comme une dérogation n'est pas une conséquence fatale de certaines dispositions antérieures. » Phrase équivoque, malheureusement. Le stalinien l'entendra comme une excuse : le changement n'est qu'apparent, la ligne sauvée. Mais cela peut signifier aussi : le mal qui apparaît maintenant était en germe dès le principe. (Ce que nous écrivions ici le mois dernier).

C'est ici tout le problème que pose ce livre, et qu'il laisse encore en suspens. Les staliniens auront beau jeu : ils traiteront Gide de bourgeois libéral, de monsieur susceptible et réactionnaire. Si l'on accepte vraiment le marxisme, pourquoi s'indigner d'une tactique qui paraît seule capable de l'imposer ? Ce n'est pas là toucher le fond réel de la situation historique. Et la droite, si elle était honnête, serait encore plus gênée que la gauche par ce portrait de l'U.R.S.S. fascisée et embourgeoisée.

Mais nous, personnalistes, que dirons-nous ?

Le livre s'ouvre par une fable. L'enfant Démophoôn est soigné par Demeter, déguisée en nourrice. Elle veut en faire un dieu, et pour cela le couche chaque soir sur un lit de braises. « Il supporte l'ardeur des charbons, et cette épreuve le fortifie. » Mais la mère, Métaneire, fait irruption. « Elle repoussa la déesse et tout le surhumain qui se forgeait, écarta les braises et, pour sauver l'enfant, perdit le dieu. » La légende est belle. C'est une légende... Elle traduit à mes yeux ce fait d'expérience : toute tentative de déification (ici, la création d'un

« homme nouveau ») se termine par d'horribles brûlures — ou par l'intervention de Staline-Métaneire. Pourquoi Gide continue-t-il à croire qu'en d'autres circonstances, l'expérience marxiste eût réussi ? Sa croyance est d'ordre mystique, contredite par les faits connus. C'est une espèce d'acte de foi. Ou mieux : un négatif de l'acte de foi chrétien. Si l'enfant se brûle, ou si Staline ne peut le sauver qu'au prix de la vie du Dieu qui est en lui, c'est que l'homme est pécheur, et ne peut pas outrepasser les limites de sa condition. Qui veut faire l'ange — l'Homme Nouveau — appelle la bête, le dictateur. Gide voudrait ne pas croire au péché. Mais moi, je ne crois pas aux dieux.

Pour nous, la révolution ne créera pas un homme nouveau ou un surhomme, mais un ordre nouveau à hauteur d'homme. Voilà le point de notre différend. Nous n'y insisterons jamais assez.

Mais il faut dire aussi la joie que nous éprouvons à voir Gide, en dépit de tout, et avec tant de courage malgré tant de prudenances, persévérer dans une *volonté* révolutionnaire dont le marxisme s'est détourné parce qu'il a fait erreur sur l'homme. La phrase finale de ce livre sur l'U.R.S.S., c'est à l'auteur que nous l'appliquerons : c'est lui, c'est Gide « qui n'a pas fini de nous instruire et de nous étonner ».

Denis de ROUGEMONT.



Lorsque j'eus terminé la lecture de ce petit rapport chargé de sens, ma première joie, égoïste, fut qu'enfin nous allions pouvoir travailler. « A. Gide, me disais-je avec reconnaissance, va nous avoir débarrassé du fantôme qui interdit depuis plusieurs années, en France, toute réflexion sur nos problèmes sociaux, politiques, et même intellectuels. Il fallait son autorité pour réussir une opération aussi difficile. Nul autre que lui ne l'eût menée à bien. Il fallait qu'il eût manifesté avec tant d'assurance et d'audace — j'ajouterai même de candeur — sa foi en la solution soviétique pour qu'il lui fût donné d'ouvrir la voie à d'autres ambitions. Ce n'est pas un petit service qu'il nous rend ». Depuis plusieurs années, chez nous, les extravagants qui s'inquiétaient de voir l'individu partout sacrifié à des idoles, et qui se demandaient si avec l'individu ce n'était pas la civilisation elle-même qui risquait de disparaître, ceux-là s'entendaient répondre de toutes parts : « Mais l'homme peut fort bien n'être qu'un instrument, sans perdre pour cela de sa valeur personnelle. *Au contraire*. Voyez l'U. R. S. S. » Je l'ai affirmé aussi, mais pas dans ce sens : je

songeais à une épreuve nécessaire plutôt qu'à une réconciliation merveilleuse. Et l'hurluberlu était vertement remis à sa place. On lui citait les savants enfin disposant de millions pour leurs recherches et enfin libres de penser, puisque les questions insolubles étaient résolues une fois pour toutes. On lui citait les ouvriers enfin riches et propriétaires, les paysans enfin guéris de leur séculaire avarice et de leur méfiance, les intellectuels enfin reposant la nuit sans être assaillis par les mots qu'ils ne comprenaient pas auparavant, les malades enfin nourris d'espoir. Rien ne nous aurait mieux rappelé l'existence de la fatalité, si nous avions eu le pouvoir de l'oublier, l'ayant subie.

Je crois que c'est un point acquis désormais. Une solution toute faite, qui n'en est pas une, perd son prestige. A. Gide a bien noté les échecs. Le manque de produits et la mauvaise qualité de ceux qu'on trouve tout de même dans les magasins. Le travail mal fait, en quantité comme en qualité (« je me suis laissé raconter qu'une équipe de mineurs, voyageant en U.R.S.S. et visitant une mine, a demandé, par camaraderie, à relayer une équipe de mineurs soviétiques, et qu'aussitôt, sans autrement se fouler, sans s'en douter, ils ont fait du stakhanovisme »). Les Russes n'ont pas encore dans le sang, Dieu merci, ni l'intelligence ni le soin des machines. Leur partie c'est l'intelligence et le soin des individus. La dépersonnalisation « à quoi tout, en U.R.S.S., semble tendre ». Les conformismes de toute nature. L'extraordinaire vitalité de la jactance russe, que Dabit lui avait signalée dans un texte de Gogol vieux d'un siècle, que toute la pensée russe du XIX<sup>e</sup> siècle s'est acharnée à combattre, et qui s'épanouit actuellement dans un milieu étonnamment favorable, disparues la culture et cette divine sensibilité au mensonge qui resteront, à nos yeux, l'impérissable gloire de la Russie. Enfin, ce qui paraît d'abord pis que tout, la violence avec laquelle est persécuté « l'esprit que l'on considère aujourd'hui comme contre-révolutionnaire » et qui est « ce même esprit révolutionnaire, ce ferment qui d'abord fit éclater les douves à demi-pourries du vieux monde tsariste ».

À moins que ce ne soit la raison la plus sûre que nous ayons d'espérer, c'est dans cet esprit révolutionnaire, par appartenance directe ou par complicité, qu'étaient venues se fondre, avant-guerre, les forces les plus hardies et les plus généreuses de la Russie. Et s'il y a quelque chose d'impérissable en Russie ce sont les forces d'audace intellectuelle et d'humanité. Elles renaîtront sur le champ de bataille où elles ont succombé. André Gide n'a pas voulu que son livre fût un réquisitoire.

Tous ceux qui aiment la Russie lui en sauront gré. Il ne faut pas désespérer de la Russie. Quiconque l'a approchée a perdu le droit de désespérer d'elle, et croit véritablement en sa valeur d'élection. La Russie est sage, parce qu'elle n'a pas peur de la vie. Mais ce n'est pas le régime soviétique qui a donné son innocence et sa fraîcheur à la jeunesse d'aujourd'hui. Ce n'est pas le régime soviétique qui nous rend la Russie si intime. C'est la Russie qui reste ce qu'elle est, dans les plus dures épreuves, parce que ce sont les siennes, c'est la Russie qui continue à chercher, depuis ses premiers saints, quelle conduite un homme doit tenir d'abord pour ne causer de mal à personne.

B. PARAIN.

*Denis de ROUGEMONT* : C'est une entreprise malaisée que de rendre compte d'un livre comme *Penser avec les mains*. Le dessein en est clair, le plan, précis. Mais Denis de Rougemont y distribue des idées, y varie des thèmes, y suggère des solutions, avec une telle prodigalité spirituelle qu'on ne saurait, en peu de lignes, discuter comme il convient de si graves objets. Outre cela, *Penser avec les mains* est une œuvre chargée de promesses. Ne verra-t-on pas se préciser telle notion que l'on pourrait juger aujourd'hui incertaine dans un traité d'éthique charismatique et dans un manuel d'histoire des vocations, auxquels nous souhaiterions que Rougemont consacrat dès maintenant certaines recherches préliminaires.

Rougemont réfléchit sur l'origine de la maladie culturelle dont nous souffrons : il y indique un remède héroïque. Cependant il rédige diagnostic et ordonnance dans un style d'une curieuse originalité. Suite de contrastes alternés selon les règles de la vraie éloquence. Il rappelle, lorsqu'il joue au jeu des comparaisons polémiques, Voltaire ; lorsqu'il dresse des catalogues de proscrits, Victor Hugo ; lorsqu'il dirige contre la culture moderne la décharge d'un aphorisme intemporel, Nietzsche. Il écoute aussi la leçon de Bloy, rend *aux mots de la tribu* un sens non pas *plus pur* mais plus plein, et leur communique ainsi tout à coup une telle vertu explosive qu'on est tenté de les employer, désormais, avec des précautions d'artificier.

Rougemont, en somme, dans son livre, dénonce une fois de

1. Albin Michel.